

MEDITERRANÉE : MUR LIQUIDE

Meryem LABRABICHE

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Dhar El Mahraz, Fès, Maroc

meryemlabrabiche@gmail.com

Résumé : Des flots d'encre ont été versés pour parler de la Méditerranée, une mer mythique qui porte en elle toutes ses histoires et ses civilisations, reliant deux rives bien opposées par leurs cultures, leurs religions et aussi par leurs modes de vie. Par les contrastes qu'elle marque, elle ne manque pas de servir de toile de fond spatio-temporelle à plusieurs œuvres littéraires et artistiques qui apparaissent à la fin des années quatre-vingt au Maghreb, à la suite du phénomène de l'immigration clandestine. Cet intérêt pour la mer Méditerranée est dû à cette nouvelle génération d'écrivains maghrébins qui développent une réflexion sur la condition humaine médiatisée en utilisant un mode d'expression différent de ceux qui les ont précédés et en assimilant à la littérature une touche postmoderne particulière. Dans cette perspective, bon nombre de ces écrivains ont choisi la langue française comme moyen d'expression pour nous proposer des œuvres qui relient les deux rives de la Méditerranée. Ils rejoignent alors le riche monde marocain avec ses cultures et traditions au monde de la langue française qui véhicule toute une culture et un mode de pensée. On oublie cependant une des faces sombres de la Méditerranée qui assiste aujourd'hui à l'immigration de milliers d'individus du Sud vers le Nord clandestinement, à la recherche de l'Eldorado, espérant renaître ailleurs quand leurs pays ne seront pas en mesure d'offrir la dignité à ses citoyens. En effet, un grand nombre d'écrivains s'inspirent de reportages ou de faits divers qui se réduisent, dans la plupart des cas, à une étude statistique, des données et des chiffres cités dans l'indifférence et qui ne traduisent en rien la gravité de la situation. Cette communication vise à poser la question du détroit méditerranéen comme frontière liquide et non comme espace d'échange et de partage. Nous examinerons divers textes appartenant à la littérature marocaine de langue française de la période bicentenaire qui ont été interrogés pour retrouver les différentes représentations symboliques et les multiples visages de la Méditerranée.

Mots-clés : Méditerranée, traversée clandestine, Déroit, frontières, immigration.

MEDITERANEAN SEA : LIQUID WALL

Abstract : Floods of ink have been poured to talk about the Mediterranean, a mythical sea that carries with it all its histories and its civilizations, linking two shores quite opposite by their cultures, their religions and also by their standards of life. Thanks to the contrasts it marks, it does not fail to serve as a spatiotemporal background to several literary and artistic works that appear in the late eighties in the Maghreb, following the phenomenon of illegal immigration. This interest in the Mediterranean Sea is due to this new generation of Maghreb writers who develop a reflection on the human condition mediated by using a mode of expression different from those who preceded them and by assimilating to literature a particular postmodern touch. In this perspective, a good number of these writers have chosen the French language as a means of expression to offer us works that link the two shores of the Mediterranean. They then join the rich Moroccan world with its cultures and traditions to the world of the French language which conveys a whole culture and a way of thinking. We forget,

however, one of the dark faces of the Mediterranean who is now witnessing the immigration of thousands of individuals from the South to the North clandestinely, in search of the El Dorado, hoping to be reborn elsewhere when their countries are not able to offer dignity to its citizens. Indeed, a large number of writers draw their inspiration from reports or news items that are reduced, in most cases, to a statistical study, data and figures quoted in indifference and which do not translate in no way the gravity of the situation. This communication aims to raise the issue of the Mediterranean Strait as a liquid frontier and not as a space for exchange and sharing. We will examine various texts belonging to the Moroccan literature of French from the two-thousand-year period were questioned to find the different symbolic representations and the many faces of the Mediterranean.

Keywords : Mediteranean sea, crossing, clandestine, strait, borders, moroccan literature, space, immigration

Introduction

La Méditerranée a été, depuis l'antiquité, un espace de mythes, d'Histoire et de civilisations. Qu'ils soient Grecs ou Romains, Africains ou Européens, les fictions autour du détroit foisonnent. Elle est représentée souvent comme un espace à double fonction en littérature, tantôt incarnant une frontière géopolitique séparant définitivement deux rives opposées, tantôt un espace d'altérité et d'échange entre plusieurs langues, mondes et cultures. La proximité géographique entre le Maroc et l'Espagne se confronte alors à la distance culturelle, sociale et politique. Comment le Détroit se mue-t-il en une frontière liquide, au-delà de son statut d'espace d'échange et de partage, dans *Les Clandestins* (Elalamy, 2001) et *Cannibales* (Binebine, 1999) ?

Dans une tentative répondre à notre problématique, il paraît nécessaire de recourir en premier lieu au cadre théorique, Comment aborder le thème de la traversée ? Il sera question d'une approche thématique, voire une « topo-analyse » (Bachelard, 1957, p.09) de l'espace tel que la conçoit Bachelard, et qui consiste à étudier les différentes figures de l'espace méditerranéen. L'objectif de cet article est d'étudier le visage du sombre du Détroit de Gibraltar, celui des frontières maritimes. Nous avons examiné divers textes de la littérature française marocaine du nouveau siècle pour déceler les diverses expressions symboliques et les multiples visages de la Méditerranée.

1. La Méditerranée : frontières liquides

La Méditerranée symbolise une charnière, un lien de rapprochement de deux continents mais aussi un espace de confrontation et de refus de toute ouverture sur l'Autre. Aujourd'hui, lorsqu'il est question du détroit, l'immigration clandestine d'Afrique vers l'Europe résonne dans les esprits. Cet espace, qui ne dépasse pas les quatorze kilomètres, est devenu pour certains une des portes sacrées donnant accès à l'Eldorado et une tentative alléchante pour rejoindre le continent nordique. En parallèle, les mesures sécuritaires qu'entame l'Europe se sont renforcées de plus en plus lors de ces dernières années, surtout pour ceux qui viennent du continent noir. Ces procédures ont fait en sorte que l'on commence à parler de « L'Europe forteresse » (Lydie, 2011) ou de « l'hygiaphone dentée de l'Europe » (Jay, 2001, p. 38). L'espace dans ces deux romans se présente en tant que deux univers clos et antinomiques ; le premier étant paradisiaque et le deuxième infernal :

Là-bas, pas de routes, pas de voitures, pas d'électricité. Juste quelques maisons, quelques bêtes, une mosquée et la grande place avec, au milieu, un arbre qui, chaque printemps, donne des fleurs mauves. Là-bas, à quelques pas seulement de la mer, un petit village : Bnidar.

Elalamy (2000, p. 16)

Si l'on examine à la psyché des protagonistes, on peut constater que l'espace est fondé sur une relation binaire qui est l'Ici et l'Ailleurs. Le monde est perçu comme scindé en deux : le continent africain et le continent européen. Cette vision manichéenne, où l'Autre est prédominant et supérieur, hante les consciences de ces entichés de l'Ailleurs. La traversée maritime à la rencontre d'un nouvel espace n'a souvent pour mobile que de fuir le présent et le passé. L'immigré perçoit donc cette aventure périlleuse comme une planche de salut dont le motif en vaut la peine au point de risquer sa vie. Il est aveuglé par ses envies. Ces deux termes que l'écrivain a choisis paraissent vagues et imprécis puisqu'ils représentent tous les points de départs dans le monde à la recherche du Paradis perdu : « Là-bas, par-delà le brouillard, et dans leurs yeux humides, l'image de cette contrée où l'on trouve encore du travail, où les chemins sont pavés d'or où fleurit l'arbre de la liberté. » (Elalamy, 2001, p. 25)

La proximité géographique entre l'espace natal et l'espace d'accueil se constate attrayante pour les Africains : « La traversée du détroit ? Une simple formalité ! Cinq mille misérables français, et bonjour l'Espagne. » (Binebine, 1999, pp.77-78) Le contraste entre ces deux continents est favorisé par la qualité de vie qui n'est pas la même sur les deux côtes de la Méditerranée. Si l'on sait bien qu'il existe un grand écart entre la situation socio-politico-économique du Maroc et celle de l'Espagne, les structures spatiales qui se caractérisent par la cadence de ces frontières géographiques vont donc en parallèle avec les structures politiques et les frontières qu'elles établissent. Dans ce sens, l'historien Michel de Certeau distingue entre « topographie » et « topologie » (Certeau, 1994, p.122) : « le premier terme renvoie à des structures spatiales préexistantes comme la géographie, le climat et la nature et le deuxième correspond à des actes socioculturels qui composent un espace précis comme par exemple la construction des frontières » :

Tandis que la topographie se réfère à des structures spatiales préexistantes (comme la configuration géographique, par exemple), la topologie comprend les pratiques sociales qui créent l'espace (comme la pratique de fermer les frontières, la pratique d'ériger les frontières ou la pratique d'entourer par une frontière).

Najib (2012, p. 48)

Cette césure spatiale implique le jaillissement de deux champs sémantiquement opposés et auxquels s'associent des protagonistes particuliers. Ces deux champs devraient rester distincts et, au cas où la frontière est transgressée, une intrigue se noue et des événements se déclenchent dans le récit. Les textes se focalisent donc sur la distance topographique entre l'espace d'origine et l'espace d'accueil. Cet intervalle est soutenu par les frontières maritimes. Quant à la distance topologique, elle représente les procédures concrètes que les Espagnols entament et qui amplifient la distance-frontière existant entre le Maroc et l'Europe. Toutefois, la proximité topographique, qui se réduit à une dizaine de kilomètres et qui s'avère facile à traverser, est entravée par les frontières topologiques de tous genres. Le but des écrivains n'est pas celui de s'opposer aux frontières géographiques naturelles, mais

plutôt aux frontières instaurées par les humains contre leurs congénères et qui traduisent une sorte de racisme à tous les niveaux. Ces frontières sont nommées par Salim Jay « le verrou de Gibraltar » (2001, p.7). Ces mêmes frontières sont forcées par les clandestins en l'absence de clefs. Dans *Les Clandestins*, « ces frontières qui soutiennent une constellation de pouvoir, de domination et de subordination » (Jay, 2001 : p.7) sont interpellées à travers le mur construit au village de Bnidar pour séparer les gens aisés des misérables :

Il faisait quatre mètres de haut, le mur. Il n'y avait pas de fenêtres dessus et pas de toit non plus. Juste un mur blanc qui faisait le tour de Houlioud. Parce que de l'autre côté, tu comprends, y avait des gens dans leurs voitures qui voyaient tout ça. Les gosses dans leurs vêtements sales, la tôle et tout quoi. [...] Tu vois si t'es passé du bon côté, y aura toujours un mur pour t'empêcher d'avancer.

Elalamy (2001, pp. 95-96)

En revanche, cette distance fait en sorte que les personnages ne possèdent pas un espace particulier d'accueil ni dans leur pays ni dans le pays promis. On peut parler d'un espace qui les encadrent, les étouffent et les privent d'exister et de se projeter dans le futur. Toutefois, dans d'autres séquences, la distance entre la rive Nord et la rive Sud est réduite d'une manière surprenante. Elle est banalisée face à l'espoir des immigrés et leurs rêves. Ainsi, par exemple dans *Cannibales*, Momo, l'allié du passeur, parle de ce trajet court et facile à traverser : « Le franchissement du détroit de Gibraltar n'était que l'affaire de quelques heures. "Vraiment pas la mer à boire !" » (Binebine, 1999, p.). Par contre, l'Algérien, qui avait déjà trois fois tenté de partir en Espagne affirme le contraire de ce que raconte Momo aux immigrés rêveurs : « Si le Paradis était si proche, [...] j'y serais allé à la nage » (Binebine, 1999, p. 13). La traversée est aussi apparente dans le texte d'Elalamy vu que le rêve s'élabore dans une atmosphère de l'irréel et de l'inconscient, comme s'il était possible de traverser la Méditerranée sans aucun danger : « Ils se disaient elle n'est pas si grande que ça la mer, juste une impression... » (Elalamy, 2001, p. 25)

Les deux écrivains tirent la substance de leurs créations littéraires en s'inspirant de la tension qui existe entre les deux rives de la méditerranée et en plaçant la thématique de l'eau au centre de ces œuvres. Les frontières imaginaires qui structurent l'espace physique mais aussi psychique des immigrés forment des repères spatiaux importants dans le récit. La nomination de deux espaces approximativement proches géographiquement font que l'espace textuel et l'espace géographique se superposent. Il n'est plus question du voyage spatiotemporel de l'immigré clandestin mais du périple du lecteur qui se procure l'espace littéraire, un espace qui lui imprègne le pouvoir de mener un voyage atemporel vers le passé ou le futur. L'espace méditerranéen devient alors une expérience de cohabitation entre ce qui est réel et ce qui est imaginaire.

2. Symbolique de l'élément aquatique

Il n'est pas étonnant de concevoir la richesse symbolique de la Méditerranée, représentée jusqu'à nos jours comme matière féconde en littérature, surtout comme cadre spatio-. L'élément aquatique est présent par sa charge et sa forte symbolique dans la littérature : « Symbole majeur, constituant l'un des quatre éléments avec la terre, le feu, l'air, l'eau procède de multiples significations qui présentent néanmoins un axe commun de création et purification » (Morel, 2009 : p. 345). Elle représente un

des champs métaphoriques les plus fertiles. Elle est tantôt une image du mouvement et de l'abondance, tantôt du changement et du mystère ou du péril. Elle permet aussi d'illustrer par ses multiples visages l'ambivalence et l'ombrage qui entourent le mouvement économique : enrichissement rapide, épargne obstinée, profit illégitime, etc. Cette importance donnée à l'espace marin apparaît essentiellement dans l'incipit de *Cannibales*, dans la mesure où l'écrivain met en valeur la mer en essayant de cerner ses différentes figures. Elle est racontée par les vieux du village comme un conte ou un mythe. Elle tantôt monstrueuse, tantôt hostile et quelquefois purificatrice :

Dans mon village, les vieux nous avaient maintes fois raconté la mer, et de mille façons différentes. Certains la comparaient à l'immensité du ciel : un ciel d'eau écumant au-dessus de forêts infinies, impénétrables, peuplées de fantômes et de monstres féroces. D'autres affirmaient qu'elle était encore plus étendue que les fleuves, les lacs, les étangs et tous les ruisseaux de la terre assemblés. Quant aux savants de la grand-place, unanimes sur la question, ils attestaient que Dieu tenait cette eau en réserve afin de nettoyer la Terre de ses pécheurs au jour du Jugement dernier.

Binebine (1999, p. 7)

Mahi Binebine écrit la mer en imprégnant la parole des sages pour évoquer plusieurs dimensions symboliques qui s'inscrivent dans l'imaginaire méditerranéen. Il est évident que la place inaugurale que porte la mer au début du récit indique son rôle primordial. À son instar, Youssouf Amine Elalamy met en valeur l'élément aquatique en usant de l'un des procédés intertextuels qui relève de l'écriture fragmentaire. Il se de l'entrée « Eau » dans le dictionnaire sans préciser des références :

EAU n.f. (lat. aqua). 1. Liquide incolore, transparent, inodore. 2. Lourde, vaseuse, dormante, claire, de source : l'eau de la prière, l'eau bénite de zamzam, l'eau irisée de lumière, douce comme la salive, salée comme les larmes. 3. Abreuve la terre, creuse les sillons, tombe en cascade, jaillit de la source, désaltère les bêtes, coule au pied de l'arbre, nourrit le fruit, dilue le sucre, dort au fond du puits, remplit les seaux des petites filles, purifie le corps du pèlerin, asperge les tombes des aïeux, caresse le sein frais de la mariée, accueille le nouveau-né. 4. Tombe tout à coup sur ces corps gonflés d'eau et sur sa tête à lui, Omar, en un million de gouttes de pluie, quand il s'y attend le moins, quand il lève les yeux, là-haut, et que le ciel entier est peint en bleu et qu'il n'y a pas un seul nuage, pas le moindre [...].

Elalamy (2001, p. 31)

Alors qu'Elalamy se base sur des sensations chromatiques qui permettent aux lecteurs de retrouver la mer à chaque page du texte, surtout à travers la couleur bleue qui apparaît à chaque fois sous une forme singulière, par exemple les yeux bleus d'Omar, le ciel bleu, les bleus des corps, etc. Il joint à la fois l'espace géographique à l'espace blanc de sa page pour créer des formes qui font référence à la mer comme s'il use d'un pinceau :

Si seulement on arrivait à se le représenter, cet homme à la chemise bleue et au pantalon bleu. D'ailleurs, on le voit bien sur la photo, qu'ils sont bleus, même s'ils ont laissé leur bleu à la lessive, et pourtant encore suffisamment bleus pour que l'on dise qu'ils sont bleus, pas tout à fait blanc en tous cas. Un peu comme la mer avec toute cette écume.

Elalamy (2001, p.88)

Quoique la couleur est moins présente dans l'écriture de Binebine, on ne peut confirmer que, par l'usage du bleu, l'écrivain fait référence à la ville de Tanger. Partant du fait que le bleu domine les constructions du pourtour méditerranéen, Tanger, lieu de rencontre des clandestins, s'annonce à travers cette couleur dans les premières pages de *Cannibales* par « la fumée du kif, épousant celle du tabac, voilait le plafond bleu » (p.9). La scène interpelle effectivement la mer brumeuse où les immigrés clandestins, abrités par un rocher, attendent le signe du passeur pour s'embarquer :

Il faisait nuit. Une nuit sombre, vaguement brumeuse. Cachés derrière un rocher, nous entendions le bruit des vagues et du vent. Morad avait dit que la mer était calme, ces-temps-ci.

Binebine (1999, p.7)

Dans les deux œuvres, la mer n'est pas un simple cadre spatial ou temporel. Elle est plutôt considérée comme une figure ou un personnage qui participe aux événements tragiques de la traversée clandestine. Elle se transforme, change de couleurs et d'états. Indifférente de leurs nationalités ou de leur sexe, elle exerce surtout une sorte de fascination et d'attraction car elle est à la fois mère et Sirène, mort et vie : « Un peu partout, des corps avaient échoué sur la plage. Il y en avait de noirs, il y en avait de blancs. La mer ne semblait pas avoir fait la différence : tous avaient les yeux dévorés. » *Les Clandestins* (2001, p.21). D'ailleurs, elle « matérialise tantôt le mouvement et la liberté, tantôt le danger et l'inconnu et, partant, la dialectique de la vie et de la mort. » (Morel, 2009, p. 26). La mer est d'abord un espace géographique, c'est-à-dire une frontière maritime entre l'Afrique et l'Europe. Elle est considérée comme une mer-obstacle qui nuit à la traversée clandestine des immigrés. D'ailleurs, Salah décide de boire la mer parce que si la mer n'existait pas, la traversée serait plus simple à pied : « Chaque jour, il la voyait qui le narguait derrière cet immense turban bleu et s'il n'y avait pas eu toute cette eau, il y serait allé à pied ». (EL Alamy, 2001, p. 99)

Si le visage sombre de la mer peut être associé à la mort, on peut parler d'une métonymie de mer-mort. Elle a une fonction destructrice puisque l'eau, se muant en une force redoutable, s'attaque aux autres et exprime quelquefois l'expression du châtement divin. En effet, elle est un obstacle qui mène à la mort tragique des clandestins dans les deux œuvres. Chaque écrivain, selon sa vision et sa manière d'écrire, transmet ce visage d'une mer mortelle. D'ailleurs, Le passeur y incarne la figure de Charon et engendre cette perte des personnages dans la mer, ces fleuves des morts où les âmes des mortels errent : « Une vague se dresse, monumentale. Impuissante, la petite barque se retourne sur les passagers. » (Binebine, 1999, p. 66). Il existe un lien pertinent entre la figure féminine et l'eau. La mer est une femme en guet qui attend le moment adéquat pour s'acharner sur les immigrés clandestins. Dans ce cas, la mer rejoint la figure féminine maternelle. Or, l'homophonie qui existe entre la mer et la mère trouve bien son sens. La métaphore de la mer/mère est essentielle dans les deux œuvres :

La mer. Elle est là pourtant. La mer avec sa musique qui n'en finit pas de jouer. Mais qui peut bien l'entendre, celle-là ? La mer se retire. [...] La mère avance. Jusqu'à recouvrir son fils. Elle s'incline avec la grâce d'une feuille morte, à la merci du vide.

Elalamy (2001, p. 49)

Le refuge maternel est retracé dans *Les Clandestins* à partir du discours d'un des naufragés s'adressant à sa mère depuis l'au-delà, pour lui expliquer que le seul personnage qui a pu l'accueillir, ses bras grands ouverts, était la mer :

Je n'avais que la mer pour refuge, maman, c'est elle qui m'accueillait dans ses bras et criait après eux jusqu'à recouvrir leurs voix. Jamais je ne me suis senti aussi léger dans ses bras, encore moins lourd qu'une feuille.

Elalamy (2001, p.54)

Quand Elalamy parle dans son œuvre d'une femme enceinte, du ventre de la mer et du ventre de la mère, « l'homophonie en français avec le mot « mère » est loin d'être insignifiante. Traverser la mer dans l'obscurité, en quête du lieu de l'Autre, est inévitablement associé [...] au retour au ventre maternel » (Coutinho, Outeirinho & Almeida : 2012, p. 28) où l'enfant, au ventre de sa mère, est à l'exemple de l'immigré clandestin ne sait quel destin l'attend. La mer qui berce ces immigrants clandestins au milieu de la nuit est assimilable à l'image de la mère qui berce ses enfants pour les endormir : « ... la mer qui n'en finit pas de me bercer, pour mieux m'endormir sans doute » (El Alamy, 2001 : p. 62). Elle représente aussi ce bassin d'encre infini avec lequel Abdo décide d'écrire des kilomètres de livres (Elalamy, 2001 : p. 65), mais aussi une sorte de compagnon de route et une confidente à qui certains personnages racontent leurs souffrances et leurs espoirs : « Je raconte ces mots à la mer, je lui chante dans la nuit, je lui souffle dans le creux des vagues, pour qu'elle puisse un jour te les rapporter ». (EL Alamy, 2001, p. 61) Le caractère infini et indéfini de la mer, contrairement à la terre, leur permet de réaliser des rêves sans frontières. Ainsi, cette traversée illégale en mer donne sens à une existence non pas sur la rive Sud mais plutôt une fois arrivés sur la rive Nord. En revanche, les êtres humains sont impuissants devant cette force naturelle, à la fois méduse accueillante et traîtresse : « Les premières vaguelettes écumeuses venait mourir à nos chevilles, soumises, traîtreusement accueillantes. » (Binebine, 1999, p.145) Ils n'arrivent pas à comprendre si elle est une alliée ou un ennemi et n'arrivent pas aussi à se venger d'elle. C'est ce qu'exprime la mère de Louafi, une fois devant la mer :

Dans ses yeux la mer et dans le ventre de son fils la mer. La mer qui lui a pris son enfant, lui a fait tourner la tête, l'a bu d'un coup, l'a recraché sur le sable. Qui oserait lutter contre elle ? À quoi bon frapper dans l'eau ? À quoi bon cracher sur cet immense crachat ?

Elalamy (2001, p. 50)

Conclusion

Binebine et Elalamy mettent la thématique de l'eau au centre de leurs œuvres. L'espace marin est mis en valeur puisque les immigrants vont essayer de le traverser pour rejoindre l'Eldorado. Par-là, la mer est considérée avant tout comme un obstacle qui nuit à la traversée des immigrants clandestins et déstabilise leurs parcours mais elle est loin de porter toujours ce masque mortel et tragique qu'on lui assimile. Elle représente de même, un espoir et un endroit de refuge pour les exilés et contribue à leur passage favorablement en effaçant leurs identités et leur permettant de fuir une réalité misérable. L'illusion des jeunes immigrants est explicitée par des champs lexicaux relatifs à l'Ici comme à l'Ailleurs. Par cette binarité, la remise en question des frontières géopolitiques est souvent reprise dans ces récits. La plus importante de ces frontières est la Méditerranée, un espace le plus difficilement violable. Elle est d'abord l'un des

éléments essentiels de l'espace-cadre dans lequel le parcours des immigrés commence et s'achève. Ancré dans les traditions méditerranéennes, cet espace est ce chemin qui conduit inéluctablement vers l'espoir alors que pour d'autres, il est source de toutes les calamités. La mer permet pour autant de voyager vers le ciel, vers la libération.

L'on ne peut alors garantir que ces œuvres collaborent ou non aux réseaux de discours qui gravitent autour du voyage clandestin, surtout que le nombre de morts augmente de jour en jour et que la stigmatisation des citoyens du Tiers Monde est toujours en vigueur. Notre travail s'est limité à deux romans marocains alors que les productions littéraires au Maghreb comptent, à partir des années 2000, presque « une soixantaine » d'œuvres autour des Harragas et leur parcours clandestin, comme *Clandestin en Méditerranée* de Fawzi Mellah, *Harragas* de Boualem Sansal, *Les « Harragas » ou les barques de la mort* de Mohamed Teriah et *De l'Espoir et d'autres quêtes dangereuses* de Laila Alami. Ce constat ouvre de multiples perspectives d'étude qui peuvent laisser transparaître d'autres figures, images, symboles et autres démarches littéraires d'écrire la traversée.

Références bibliographiques

- Bachelard, G. (2012), *La Poétique de L'espace*, Paris, PUF.
- Binebine, M. (2001), *Cannibales*, Casablanca, Le Fennec.
- Certeau, M. & Giard, L. (1994), *La prise de parole, et autres écrits politiques*, Paris, Seuil.
- Coutinho, P. & al. (2012), *Passages et naufrages migrants, les fictions du détroit*, Paris, l'Harmattan.
- Elalamy, Y. A. (2001), *Les Clandestins*, Paris, Eddif.
- Jay, S. (2001). *Tu ne traverseras pas le Déroit*, Paris, Fayard.
- Morel, C. (2009). *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, Slovénie, Archipoche.
- Redouane, N. (2009). *Vitalité littéraire au Maroc*, Paris, Harmattan.
- Redouane, N. (2012). *Clandestins dans le texte maghrébin de langue française*, Paris, Harmattan.